



Peter Pongratz « Portrait du jeune homme schizophrène »

mais un art qui, si « cool » soit-il, brûle comme de la glace à en considérer les thèmes érotico-sadiques. Ceux-ci et d'autres encore dont ils faudrait citer au moins les noms, nous laissent penser que la peinture de chevalet n'est pas si près de mourir qu'on veut bien nous l'affirmer.

Autre constatation, rassurante elle aussi dans la mesure où elle témoigne, dans l'extrême des débordements, d'une sorte de constante et de persistance des règles : il y a un parallèle étroit entre le développement ou le sous-développement économique des pays représentés et leur « état » artistique ; les plus pauvres sont aussi

ceux qui présentent l'art le plus rétrograde esthétiquement parlant, le plus maladroit et le plus modeste, incapable encore d'accéder à la scène internationale. Les plus riches, Etats-Unis, Canada, Japon, présentent l'art le plus sophistiqué, le plus élaboré, mais parfois aussi, paradoxalement, le plus « pauvre » du point de vue formel, dans ces manifestations qu'on appelle précisément d'« art pauvre » ou d'art « minimal », ou encore d'art conceptuel où il s'agit, plutôt que de présenter une œuvre, de présenter une idée d'œuvre. Ainsi les japonais du groupe appelé « *Quatre Bossots* » se contentent-ils de présenter des matières naturelles : un énorme tronc d'arbre calciné,

un cube de sable, des rubans d'étoffe et un plan d'eau : il ne s'agit même plus ici d'exprimer un quelconque sentiment de la nature mais de tirer des éléments naturels l'idée de la nature la plus abstraite, la plus dépouillée et la plus neutre, en une sorte de méditation qui n'est pas sans rappeler le volontaire dénuement des jardins des temples Zen. Ici, l'extrême du raffinement technologique et de la richesse économique rejoint l'extrême du dépouillement esthétique.

Bien proche de ces recherches minimales, celles du français Mark Brusse avec ses « *Occupations de l'espace* » réalisées par des planches de bois, destinées à rendre « sensibles », mais de la façon la plus neutre, telle ou telle portion d'espace, tel coin, tel cubage, telle portion...

Ce jeu dialectique entre le développement économique d'un pays et son développement esthétique est en quelque sorte confirmé par l'exemple des pays qui accèdent au seuil de la société d'abondance et dont l'art même, jusqu'ici ignoré, commence de s'affirmer sur la scène internationale.

Telle la Finlande, à la participation particulièrement homogène, où se remarquent surtout les curieuses sculptures, moitié anthropomorphes et moitié machinistes de Kimmo Pyykko.

Du côté des Pays de l'Est, c'est aussi à une sorte de réveil qu'on assiste, surtout en Hongrie et en Tchécoslovaquie. De ce dernier pays, on retiendra les sculptures de Josef Jankovic, gigantesques figures dressées et renversées, tronquées, mutilées, forêt de pieds géants surgissant du sol (*La Chute*) ou monstres sanglants perdus dans des hauteurs solitaires (*La Place en haut*). C'est là une œuvre d'un baroque échevelé, mais aussi d'un tragique poignant, peut-être l'une des meilleures de cette Biennale.